

Ecrire entre deux villes

Entretien avec Nedim Gürsel, écrivain (*)

Propos recueillis par Georges DANIEL

Dans quelles conditions et dans quelles circonstances êtes-vous venu en France en 1971 ?

Il s'agissait plutôt d'une contrainte. Car, une fois diplômé du lycée de Galatasaray, en 1970, j'avais refusé une bourse du gouvernement français car je souhaitais m'inscrire à l'Université d'Istanbul afin de rester en Turquie et faire "la révolution", car les événements de mai 68 avaient eu, à l'époque, un impact important sur nous, sur la jeunesse, et j'avais déjà commencé à publier mes premières nouvelles et mes premiers essais dans des revues littéraires turques de l'époque. Brusquement, s'est produit le coup d'Etat de 1971. Et pour un article que j'avais publié dans une revue qui s'appelait à l'époque "Halkin dostlari" ("Amis du Peuple"), il y a eu un procès. Alors, un an plus tard, j'ai demandé la bourse que j'avais refusée et l'attaché culturel français de l'époque qui était monsieur Hourcade me l'a très gentiment accordé. Donc je suis venu en France en 1971 pour faire des études de lettres modernes, non par choix, mais par contrainte. (...)

Pouvez-vous évoquer les étapes principales et décisives de ce quart de siècle en France, sur le plan professionnel, personnel, des idées, des initiatives...

Ce que j'ai vécu en France, c'est une longue histoire. D'abord les études. Car c'est pour cela que j'étais venu. Mais, en même temps, j'ai écrit la plupart de mes livres ici. Il y en a 15 qui, depuis, ont été édités en Turquie et 7 en France. Les études à la Sorbonne ont abouti à une thèse de doctorat en littérature comparée sous la direction du professeur Etienne qui m'a aussi beaucoup apporté et qui m'a fait l'honneur d'écrire la préface de mon premier livre traduit en français qui s'appelait "Un long été à Istanbul", publié chez Gallimard. Mais tout en poursuivant mes études, je découvrais Paris, ville attachante mais aussi cosmopolite. J'ai vécu dans des conditions assez difficiles comme tout étudiant, cependant j'avais un minimum vital qui était garanti. C'était la bourse. Ainsi, j'ai pu faire aussi des voyages car j'aimais beaucoup voyager et puis, plus tard, j'ai publié des récits de voyage. C'est à partir de Paris, mon port d'attache, que j'ai pu effectuer tous ces voyages dans les pays méditerranéens mais aussi en Amérique et en Asie. Lorsque j'ai fini ma thèse de doctorat, j'avais déjà publié, entre-temps, deux livres en Turquie, "Un long été à Istanbul" que je viens de citer, et puis "La première femme" qui a été traduit beaucoup plus tard en

français et publié aux éditions du Seuil. Une fois terminée ma thèse de doctorat, je suis rentré en Turquie, en 1979, pour enseigner la littérature française à l'université d'Istanbul. Au moment où j'allais être recruté, il y a eu un autre coup d'Etat militaire.

Celui de 1980 ?

Oui. Donc je suis revenu en France, car ces deux livres avaient été saisis. Je n'ai pas pu rentrer en Turquie jusqu'à la fin de 1983, jusqu'à l'arrivée de Ozal au pouvoir. Depuis un peu plus de dix ans, je peux donc me rendre en Turquie librement, sans problèmes. La Turquie a d'ailleurs beaucoup évolué sur le plan de la démocratie. Voilà, en somme, les principales étapes de mon long séjour à Paris : les études disons de 1971 à 1979 (à peu près 8 ans), licence, maîtrise et doctorat. Ensuite retour en Turquie. Puis je suis revenu en France. (...)

Et maintenant, après un quart de siècle en France, vous considérez-vous toujours comme un Turc qui habite dans un pays étranger, ou est-ce que ce pays d'accueil — et vous nous avez raconté tout ce qu'il vous a apporté — est-il devenu, en quelque sorte, votre pays ? Ecoutez, j'ai parlé d'un quart de siècle. Cela veut dire 25 ans. Donc

j'ai vécu un peu plus en France qu'en Turquie. La France est bien sûr pour moi non seulement un pays d'accueil, mais aussi un pays où j'ai fait ma vie d'adulte. Cela dit, je me sens toujours Turc, c'est-à-dire je ne me sens pas français bien que je sois naturalisé. Je peux me situer comme un écrivain turc vivant à Paris. Toutefois si je me sens Turc, je me sens aussi Parisien. Je ne dis pas Français. Mais Paris, comme je l'ai affirmé au début, a fait de moi en grande partie ce que je suis devenu. Donc je me sens Turc et Parisien. (...)

La vie culturelle en France est considérée, par son rayonnement depuis des siècles, comme une sorte de phare mondial. Qu'en pensez-vous, vous qui en êtes un témoin et même un acteur puisque vos livres sont publiés en France ? Vous faites partie de ceux qui participent à la vie culturelle de ce pays.

En comparaison avec les autres pays européens, je pense qu'en France, il existe toujours une vie culturelle très dense. On publie de plus en plus de livres. On fabrique de plus en plus de livres, on ne les écrit pas. La recherche dans le domaine de la littérature, dans l'écriture... Les écrivains d'avant-garde qui réfléchissent sur les problèmes d'écriture ont de moins en moins de chance d'être publiés par les grands éditeurs. Maintenant, ceux-là cherchent à gagner de l'argent et cela, c'est une mauvaise chose. Cela veut dire que le produit culturel ou un livre est considéré comme n'importe quel produit. Donc il faut qu'il rapporte et il entre dans un circuit commercial dans lequel la loi de l'argent domine. C'est pour cela que je milite dans un mouvement qui s'appelle les Etats Généraux de la Culture et qui défend

(pour résumer un tout petit peu) la création artistique et qui remet en cause ce système où l'argent fait la loi dans le domaine culturel. Peut-être que c'est aussi grâce à ce mouvement que l'exception culturelle, par exemple, au moment des négociations du GATT, a été défendue par la France. Car devant la suprématie de l'industrie cinématographique américaine, par exemple, les pays européens et notamment la France risquent de s'écraser vraiment. (...)

Mais cela dit, la littérature en France se porte bien malgré l'irruption de la télévision, malgré les autres gadgets audiovisuels qui peuvent divertir les gens. Donc, la presse écrite et la littérature se portent, selon les chiffres, plutôt bien. En tout cas, il n'y a pas eu de crise profonde comme dans le domaine du cinéma. Mais Paris n'est pas seulement la France, c'est aussi le monde entier et c'est ce qui est bien pour l'écrivain que je suis car à Paris vous pouvez bien sûr découvrir des artistes du monde entier. Il y a beaucoup de galeries, il y a beaucoup d'expositions. Dans le cadre d'une exposition, on se rend compte à quel point Paris est riche. Moi je suis chercheur en littérature. La Bibliothèque Nationale est bien sûr une mine d'or pour les chercheurs, notamment sur l'histoire et la littérature ancienne turque, beaucoup de manuscrits, beaucoup de belles choses. Sur ce plan, je crois que la France reste encore un pays que les autres peuvent envier avec raison. (...)

Après 25 ans, vous qui êtes devenu tellement Parisien tout en restant Turc, est-ce qu'il vous arrive, même l'espace d'un instant, d'envisager de quitter la France pour toujours, ou est-ce que vous vous

voyez passer le reste de votre vie avec comme port d'attache la France et même, disons, Paris ?

Etant chercheur, j'ai la chance d'avoir des vacances un peu plus longues que d'autres. Je vais très souvent en Turquie. Mais j'habite Paris, et je n'ai pas pour le moment l'intention de quitter définitivement Paris, de m'installer en Turquie. Donc, ce va-et-vient me convient même si ça provoque aussi en moi un déchirement. Je suis un peu à cheval entre deux villes, deux cultures, deux pays, mais je n'ai pas l'intention de rentrer définitivement. D'ailleurs, comme je disais dans une de mes nouvelles qui s'appelle "Aéroport", je vais toujours quelque part sans retourner nulle part. Istanbul est devenu malheureusement pour moi une ville où je vais mais je ne retourne pas à Istanbul. Je vais à Istanbul comme je vais vers d'autres villes, tandis que je retourne à Paris, cela veut dire que chez moi, maintenant, c'est ici.

En ce qui concerne vos relations avec la Turquie, la mère-patrie, vous venez de dire que vous y retournez assez souvent. Vous y retournez pour quelles raisons ? Uniquement pour des vacances ou est-ce que vous avez d'autres raisons de revoir le pays natal ?

A vrai dire, j'ai parlé tout à l'heure de vacances mais je n'en prends pratiquement pas et j'y retourne surtout dans le cadre de mon travail. J'ai des missions là-bas dans le cadre de mes activités au CNRS et puis mes livres sont publiés en Turquie. Donc j'y vais aussi pour cela, pour rencontrer la presse, pour la promotion de mes livres. Et puis, il y a des invitations. Je suis parfois invité pour faire une conférence ou pour participer à un congrès d'écrivains. Je vais aussi, parfois, sim-

plement pour me retrouver dans l'atmosphère d'Istanbul. Car c'est une ville qui occupe une place importante dans mes livres. C'est presque un thème littéraire. Par exemple, dans mon dernier roman, "Le roman du conquérant", le personnage principal, c'est bien sûr Mehmet II que nous appelons le Conquérant qui a conquis Byzance. Toutefois le véritable personnage du roman, c'est la ville d'Istanbul dans toute sa dimension historique depuis le 15^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Donc je me rends également à Istanbul pour retrouver cette ambiance que j'aime, pour retrouver aussi des amis. Mais à Istanbul, je travaille, j'écris. Certains de mes livres, je les ai écrits, pendant l'été, à Istanbul, au bord du Bosphore où nous avons notre maison familiale.

On dit que le recul permet de mieux voir les choses. Comment voyez-vous la Turquie d'aujourd'hui, et en particulier le problème de la montée de l'islamisme ?

Bien sûr, je suis loin de la Turquie — et la distance me permet de mieux observer certains aspects de ce pays — mais aussi, je suis dedans. Je le suis non pas parce que je fais des séjours fréquents mais parce que je continue à participer à la vie culturelle de ce pays... Il y a une montée incontestable du mouvement islamique. Cela dit, la Turquie est un pays très dynamique qui évolue. Ils'agit d'une société très dynamique malgré tous les problèmes qu'elle a, économiques, démographiques, sociaux. C'est une société qui se développe et qui a une vocation européenne malgré la montée de l'intégrisme. Car si le parti d'Erbakan a eu aux dernières élections législatives autour de 21%, c'est qu'il y a 80% d'électeurs qui sont contre et en ce qui concerne l'intégration dans l'Europe, il existe un consensus. Donc je suis avec inquiétude la montée de l'intégrisme. Je ne pense pas que le programme d'Erbakan soit réalisable et que l'on puisse gouverner un pays comme la Turquie avec un tel programme. Mais je comprends en même temps que tous ceux qui sont frustrés, tous ceux qui sont rejetés par le système actuel cherchent un espoir dans le

mouvement islamique. Maintenant, la Turquie, c'est aussi un pays qui a beaucoup d'atouts. J'ai dit que c'était une société dynamique. Il y a une croissance économique importante, il y a aussi de plus en plus de jeunes. Malgré le chômage, malgré l'inflation, il y a de plus en plus de cadres et le futur de mon pays, je le vois plutôt dans l'Europe que dans une espèce de marché commun musulman que revendique Erbakan et qui me semble complètement aberrant.

Et sur le plan culturel ?

Là aussi, on constate une évolution mais pas toujours dans le bon sens. Par exemple, il y a aujourd'hui en Turquie de plus en plus de livres édités. Les titres se sont multipliés, mais les tirages ont diminué. Les premiers tirages de mes livres étaient autrefois de 5000. Maintenant c'est 3000... Je crois que ces coups d'Etat militaires que nous avons connus ces 30 dernières années ont été néfastes pour la lecture car il y a eu des livres qui ont été interdits. Aux yeux des régimes militaires, le livre pouvait donc être un objet dangereux, une arme à feu. Et puis la télévision... Malheureusement, le contenu des programmes est très superficiel et la télévision a éloigné les jeunes aussi de la lecture. Donc, il y a un effort à faire sur le plan du livre et le Ministère de la Culture fait aussi des choses positives depuis quelques années. Par exemple, il achète des livres. Et puis, il y a eu récemment une loi qui est sortie pour protéger les droits d'auteur. Il fallait le faire. Donc, il y a eu des choses positives qui ont été faites. L'Etat maintenant soutient le cinéma car la production de films est une affaire d'argent comme partout ailleurs et je constate avec beaucoup de plaisir que Beyoglu, par exemple, est redevenu, depuis quelques années, un centre culturel important d'Istanbul. De nouvelles librairies se sont ouvertes. Il y a des cinémas qui ne projetaient que des films pornos qui maintenant passent, parfois des films d'auteur. Et puis le théâtre... Il y a, à Istanbul, à Beyoglu, autour de certaines rues, une vie culturelle qui renaît, il y a des livres qui sont exposés. C'était

une chose rare il y a à peine une dizaine d'années de voir sur la rue Istiklâl des affiches ou des livres qui reflétaient la vie culturelle du pays.

Et que pensez-vous du danger dans lequel se trouvent certains intellectuels, écrivains, journalistes à cause du pouvoir politique et aussi, de l'opposition islamiste ? Beaucoup d'intellectuels turcs sont aujourd'hui privés de leur liberté dans des prisons et, d'autre part, beaucoup d'intellectuels progressistes et démocrates ont été assassinés sauvagement dans les dernières années. Quelle est votre réaction devant cette indéniable réalité ?

Oui, c'est une blessure. Parce que je n'admets pas que dans un pays comme la Turquie qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, veut être membre à part entière de la communauté européenne, la liberté d'expression n'existe pas totalement. Il y a eu beaucoup d'évolution sur ce plan mais, maintenant, le problème important de la Turquie, c'est le problème kurde. Il faut trouver une solution politique à ce problème parce que la plupart des écrivains qui ont été incarcérés ou qui ont été poursuivis furent accusés de prôner le séparatisme. On les harcelait autrefois, parce qu'ils étaient communistes, c'était le cas avant l'effondrement du communisme dans le monde. Bien sûr cela me préoccupe beaucoup, cela dégrade l'image de la Turquie et il faut que ces gens, qui sont en prison pour délit d'opinion soient libérés. ■

(*) Extraits d'un entretien réalisé en 1996, publié dans le N°41 (mars-avril 96) de la revue Olusum-Génèse.